

Les circoncis

Ahmed Khachaïï

Volume 15, Number 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Khachaïï, A. (1973). Les circoncis. *Liberté*, 15(5), 34–59.

Les Circoncis

La lumière se fait sur une scène envahie de fumée
Un grand courant d'air la disperse la dissout
Cayasse et Fellouss assis dos à dos fument

CAYASSE

Et voilà ! un coup de pied du vent et toute la fumée s'envole shootée très haut. Jusqu'aux nuages. J'aime pas le vent, mais je le respecte parce qu'il ne vient pas toujours quand on le lui ordonne et que donc il est libre. Mon pauvre patron et les frayeurs que je lui donne. Je monte un jour au grenier — ou descends à la cave — peu importe ! Je ne me rappelle pas si tout d'abord je suis descendu ou monté : ça revient au même. De toute façon j'ai fait une descente-montée. Il y a un matelas en bas et un en haut. Et il fait tout aussi sombre en bas qu'en haut. J'allume une première cigarette. Puis allongé sur le matelas je ne compte plus les suivantes. Ça n'est pas la peine : dieu est unique et tout le reste en sur-nombre. Et plus je grillais de cigarettes plus il se formait de gros nuages qui n'en firent plus qu'un. Mais tellement énorme qu'il devint mer et ciel où je flottais nageais et volais. Jusqu'à la plus haute cime. Soudain j'entends la voix du patron. Il devait hurler. Je l'entendais faiblement, moi qui d'habitude n'entends rien juché sur mes sommets. Il criait au feu. Un voisin habitant la baraque d'en face avait déjà averti les pompiers, ils sont à moins de cinquante mètres de la maison. A peine ai-je le temps de me lever qu'un grand jet d'eau

me claque la figure. Ça m'a rafraîchi d'un coup et j'ai la force d'aller jusqu'à la fenêtre pour signaler à ces batraciens que ce n'était que moi. Mais vas arrêter l'eau des pompiers quand elle commence à couler. J'ai failli périr noyé. De puis ce jour — au fait il faisait déjà nuit — je suis devenu allergique à l'eau. Et mon grand-oncle qui a une chaîne de bains publics, a beau me dire « lave-toi » rien à faire. Si encore il y avait la mer ; ah ça j'aime nager, y a pas à dire ...

FELLOUSS

Du vent du vent du vent ... Tu parles bien mais moi j'ai vécu. C'est la petite herbe que nous fumons qui te délie la langue. On veut d'autant plus parler qu'on ne s'écoute plus. J'ai vécu tu comprends. Et je te comprends.

CAYASSE

La fumée ne monte jamais en ligne droite. Et la ligne droite est le plus court chemin. Le plus court chemin vers quoi ? Tu le sais toi ? Tu le sais ?

FELLOUSS

Oui je sais.

CAYASSE

Encore plus drôle ! alors ne le dis peu ne le dis prou ne le dis pas. La mendicante qui me nourrissait quand j'étais enfant m'a conseillé de sourire chaque fois qu'on m'insulterait. Moi je ne pouvais que pleurer, jusqu'au jour où j'ai su me battre. Alors j'ai voulu travailler. J'ai vendu du poisson ; et le soir je mangeais de l'oignon cru, mais je ne pouvais plus pleurer.

FELLOUSS

Des larmes sèchent un jour ou l'autre. Seule la brume demeure. C'est elle l'indéracinable qu'on voudrait secouer. Et on fume et on boit jusqu'à en dégueuler mais reste entière la première brume. Alors brume pour brume, on choisit celle qu'on peut provoquer, créer comme pour noyer l'autre. Après ça ...

CAYASSE

Laisse après après, nous sommes en plein dedans. Ni avant ni après. Avant n'existe plus et après ne viendra pas. Quant à elle il faut bien qu'elle vienne un jour.

FELLOUSS

Patience.

CAYASSE

Tu crois qu'elle viendra ?

FELLOUSS

Qui ?

CAYASSE

Bien sûr elle viendra. Qui ? Elle. Elle qui doit venir. Venir à moi. L'homme qui lit dans les yeux l'a vue dans mes yeux, a retrouvé sa trace dans les lignes de ma main.

FELLOUSS

Moi je n'attends personne. Le temps a couru et je n'ai pas pris la peine de le rejoindre. Je suis mis à la porte et hante les seuils. Fermée la porte, ma porte, et toutes les autres que j'approche. Portes de fer bardées de judas et ne prêtant pas même un trou de serrure où jeter un oeil et avoir l'illusion d'être à l'intérieur.

CAYASSE

Le dedans du dehors vaut mieux que le dehors du dedans. Choisis ou traverse l'écran.

FELLOUSS

Encadré c'est kif-kif. Et du kif il ne va plus en rester. C'est la dernière cigarette.

CAYASSE

Prends ta bouffée et donne que j'avale la mienne. Je suis pressé. Ah ! dernière bouffée.

FELLOUSS

Dernière bouffée, va rejoindre toutes les autres.

CAYASSE

C'est la dernière goutte, le vase va-t-il déborder ?

FELLOUSS

Enfin mes yeux s'ouvrent. Plus d'oeillères. Brisée l'entraîne. Le vieux cheval hennit, le mors pris aux dents. A quand la cavalcade ?

CAYASSE

Piaffe piaffe et bats du tambour, canasson ! Gare à la ruade, là-haut, les étoiles ! Ecartez-vous filantes et formez le grand cercle !

FELLOUSS

C'est un ring, le grand cercle, et tout autour l'abîme.

CAYASSE

Et toi et moi, debout enfin, dressés à mort l'un contre l'autre.

Ma main t'agrippe

je t'abattraï

et mes doigts

tu ploieras à mes pieds

ne cherchent qu'à enserrer

mon bras tire ton bras à le désarticuler

mon corps s'appuie à ton corps afin de le mieux paralyser

et l'obliger à crouler au sol

alors délicatement

de quelques coups décisifs

j'écraserai ton crâne

de mon talon le plus dur

FELLOUSS

Mais ami

moi l'ennemi je résiste

d'abord il faudrait me couper le souffle

me prendre à la gorge

ramasser en une assez large poignée ma bouche très grande

et mon nez trop petit

haut perché

nouer pendant que je dénoue

dénouer pendant que je renoue

au centre de chaque carrefour

l'inextricable ordre du réseau de mes veines

où

cercle vicieux

roule à tombeau ouvert mon sang en perpétuelle révolution

CAYASSE

Mon ennemi

je suis ton ami de vouloir être tremplin

et comprends la trajectoire de qui s'élance

les flots n'entrent en tempête que s'il y a vent

la pierre ne tombe pas de bas en haut

sauf fronde et s'il y a jet
 et ne garde sa fidélité qu'aux pierres
 en attendant d'être poussière
 ah ces multitudes d'hommes
 foules massées sur l'immense place
 et un seul
 bien sûr il aura su gravir tant d'escaliers
 sur le plus haut balcon insolente cible
 FELLOUSS

Sitôt monté
 qu'on se prépare à le descendre
 sinueuse tortueuse son ascension
 et combien verticale sa chute
 balle de plomb pavé dans la mare
 et les lignes concentriques comme notre lutte
 CAYASSE

Danse
 ronde à élargir
 ronde d'enfants
 un et deux
 moins le soleil

FELLOUSS

Des bouquets de flamme
 crépitent et meurent
 dans la nuit de l'âme
 dans l'âme de la nuit
 notre nuit

CAYASSE

Accomplissons sa volonté
 aidons sa vocation
 brisons cette glace
 libérons le reflet de toutes ces facettes

FELLOUSS

Atome d'atome
 l'étoile filante explose
 pluie brutale des météores
 sur la tête curieuse qui ne s'interrogera plus
 rejoignant enfin la réponse

CAYASSE

Mort de l'unité
un devenant deux
et deux devenant dix

FELLOUSS

Et dix devient cent
et cent centuplera
en autant de mille en autant de millions en autant de mil-
liards

CAYASSE

Tais-toi milliardaire d'un sou

FELLOUSS

As-tu compté mes poux et les mouches et les moustiques

CAYASSE

Non pas même les Chinois ni les Hindous
et encore moins les Africains

FELLOUSS

Hou

un coup bien bas sur mon foie
maudite Afrique
c'est de la boxe et je te lance une gifle

CAYASSE

Ta gifle me fulgure éclair à cinq branches
comme le chandelier moins trois
grondement hargneux
le tonnerre réveillé fait siffler ses lassos
et les jette filets

sur l'attentive impatience de la mer

FELLOUSS

Vague contre vague
éclate le ruisselant applaudissement
et le mât du bateau à la voile pliée
aile blessée
oscille et pointe son drapeau-girouette
aussi haut qu'un doigt valide
dans une main broyée

CAYASSE

Les tourbillons jaillissent ronronnent

et se creusent sous le pas si léger soit-il
 oh la tête lourde à supporter
 l'enfonce davantage
 l'enveloppante tempête
 victorieuse cavale
 s'ébroue écumante

FELLOUSS

Prêt le piège parfait auquel n'échappe
 immobile ou gigotante
 nulle proie flottante
 violent il se déclenche
 et même les éléments surpris
 accusent son choc totalitaire

CAYASSE

Le serpent d'habitude insubmersible sombre
 vertèbres jadis solidaires d'une même colonne
 ses flots
 ses rochers
 ses roches
 ses pics
 et ses écueils
 ne cherchent plus que leur propre centre
 désagrégés
 déracinés
 ils tournoient ricochent se terrent et cliquent
 simple jeu d'osselets
 dans la paume formidable d'un enfant dément

FELLOUSS

Rompu le fil solide du chapelet
 et les perles éparées
 projectiles friables
 se réduisent de cailloux en sable
 et de sable en vent

CAYASSE

Mais d'où vient le vent

FELLOUSS

Vient le vent

CAYASSE

Le vent

FELLOUSS

Vent cuirassé

CAYASSE

De partout ramassé unifié

FELLOUSS

Il fonce tel un vol de faucons

CAYASSE

Et la meute nous assiège

FELLOUSS

Une côte enfin

si lointaine indécise imprécise

CAYASSE

Comme un mirage elle avance ongle fin poignard aigu
affûté par l'espoir ce rémouleur
et éventre l'horizon de bas en haut

FELLOUSS

La rejoindre en un suprême crawl

CAYASSE

Accoster et garder son dernier souffle
pour le murmurer à la terre ferme
oreille féconde d'où germera le cri futur
premier arbre de la forêt

FELLOUSS

Terre

terre sous mes pieds

CAYASSE

Terre déserte ingrate l'impopulaire vierge
difficile à féconder à conquérir
le combler en la violant
l'envahir l'occuper

FELLOUSS

Lui tourner le dos s'asseoir dessus l'ignorer
toute la mer pour y jeter nos lignes
à y pêcher miraculeuse la bonne arête
(Ils prennent une bassine et deux tabourets très hauts,
ensuite des cannes à pêche, et de part et d'autre, face à
face juchés chacun sur son tabouret, jettent leurs lignes
dans la bassine.)

CAYASSE

L'île n'existe pas si tu ne vois pas la mer.

FELLOUSS

Ne regarder en face que l'horizon.

CAYASSE

Pourtant le Sahara est une mer.

FELLOUSS

Un mur pour m'acculer, j'aurais l'air de me défendre.

CAYASSE

La tempête d'hier a-t-elle englouti la mer.

FELLOUSS

Il faut sourire et refermer le couteau.

CAYASSE

Barques et bateaux ne sont qu'échoués dans le sable.

FELLOUSS

Je labourerai de toutes les façons.

CAYASSE

Je voudrais parler de l'oasis.

FELLOUSS

Partir au même endroit.

CAYASSE

Un chameau qui le pousse sinon le vent.

FELLOUSS

L'exil engrossera la halte sûrement.

CAYASSE

Je n'oublierai pas les dunes. Des vagues qui marchent toujours.

FELLOUSS

Obligé de vivre comme avant le déluge.

CAYASSE

La salive a-t-elle du sel si les mots sont insipides ?

FELLOUSS

Nous l'avons tout à nous l'heure.

CAYASSE

La soif nulle eau ne peut la dessaler.

FELLOUSS

Le naufrage a réussi.

CAYASSE

Ils dorment dans les fossés sans obligation de réveil.

FELLOUSS

Des projectiles, où les mots n'ont suffi.

CAYASSE

La nuit s'allume autrement d'actions.

FELLOUSS

L'hameçon ne prendra rien si le ver qui l'emmanche venait à s'émousser.

CAYASSE

A quoi bon revenir au jour.

FELLOUSS

Du pain. Le couper avec les mains. Et les miettes aux passants.

CAYASSE

Rien à découvrir que le ciel sans oiseaux.

FELLOUSS

Je prends je prends ça ne sert plus à rien.

CAYASSE

Je me souviens d'une gifle et des crocs d'un chien.

FELLOUSS

Je balaierai les rues et nous serons propres.

CAYASSE

Je ne disais rien. On ne tenait pas à m'écouter.

FELLOUSS

Je rirai bien un jour. Le dernier.

CAYASSE

Agir dans sa coquille. La rouler jusqu'au bas de la pente.

FELLOUSS

Mon père savait raconter. Mais quelle perte de temps pour la main-d'oeuvre.

CAYASSE

Le pays est plat. Un plat vide où nos mains sans cuillère creusent. Pas assez profond pour faire jaillir le pétrole.

FELLOUSS

Autant que la mosquée, le bain maure, il faut en faire une institution.

CAYASSE

Une torche là-bas, sans cesse allumée et toutes les eaux de nos barrages, à la rescousse, pour l'éteindre.

FELLOUSS

Je n'irai plus faire ma gymnastique puisque le matin est fini.

CAYASSE

Même pas de corbeaux désormais. Qui donc nous narguera de son cru, si le silence ne germe plus.

FELLOUSS

Je les ai vus du phare dédaigner le signal.

CAYASSE

Attrapé le généreux. Morte la charité. Pas un mendiant ne te tendra la main.

FELLOUSS

Le mouvement fut beau, plus belle sera la chute.

CAYASSE

Dégagés à jamais du merci, non du service militaire.

FELLOUSS

Je me laisse aller au besoin du désert au sable si fin qu'on n'en ramasse que du vent.

CAYASSE

Cherche-toi la femme à la sueur de ton front. Retrouve en ses yeux tes rides à venir.

FELLOUSS

La guerre est là. Plus moyen de se plaindre.

CAYASSE

La tempête est finie d'hier.

FELLOUSS

Déjà.

CAYASSE

Conteur public, tu serais moins laconique. J'en connais de plus bavards, et qui pourtant n'ouvrent pas la bouche. C'est les mains, c'est les yeux surtout. Comme les magiciens, les prestidigitateurs. Je garde le souvenir d'un seul qui me semble encore unique.

FELLOUSS (« revenu » un peu et essayant de ramener sa ligne vainement.)

Tiens, ça mord ! une arête !... Eh non ! c'est nos hameçons. L'un agrippant l'autre.

CAYASSE

Forcément le mien est mâle, est obsédé. Il a sauté sur l'occasion.

FELLOUSS

Vas-y ! dis que mon hameçon est une pucelle !

CAYASSE

Qui tient l'autre ?

FELLOUSS

C'est l'autre qui les tient tous deux.

CAYASSE

Comme nous. Alors marions-les.

FELLOUSS

Les mettre ensemble, ventre à ventre.

CAYASSE

Non ; bout à bout, et pour ce faire, brisons en son milieu lieu du sexe chaque roseau, et unissons-les par le bois comme ils le sont déjà par le fil.

(Chacun brise en deux son roseau, jette la moitié terminale, et ils accolent l'un à l'autre les bouts restants terminés par fils et hameçons effectivement « l'un dans l'autre ».)

CAYASSE

Tiens regarde. Je le disais bien : mon roseau plus finaud s'est fiché naturellement malgré quelques efforts à la base du tien plus gros et donc plus ouvert.

FELLOUSS

Tu as raison mon roseau est une roselle. Maintenant ils ne font qu'un. Alors...

LES DEUX

Unis pour l'éternité !

CAYASSE (prenant le tout dans ses mains)

Ils font maintenant l'arc à bander. Passe-moi une flèche !

FELLOUSS

Si tu me donnes le fouet.

CAYASSE

Je veux bien, alors, t'administrer le fouet de mon char-

latan de tout à l'heure, et qui n'avait qu'un tour dans son sac. Sa spécialité c'était sa femme et son fouet. Il les maniait tous deux avec dextérité. Il attachait sa femme, torse nu et poitrine menue, à un petit mât démontable, et la fouettait jusqu'au sang. Et la foule (ils avaient beaucoup d'admirateurs) ayant suffisamment joui des cris de la femme et de la vue de son sang et de sa poitrine soudain opulente, le magicien laissait alors tomber son fouet et passait sa main sur les « parties » fustigées de sa victime consentante, laquelle malgré tout, gardait le sourire. Et, miracle chaque fois reproduit, ce geste suffisait à effacer tout : sang, marques et douleur, s'il y en eut une. La peau en une seconde retrouvait son premier éclat et la poitrine redevenait menue.

FELLOUSS

Oui, mais connais-tu la fin de l'histoire ? Un jour quelqu'un s'avisait de substituer à son fouet un autre tout pareil. Hélas ! la femme gémit de même, le faux fouet marqua et ensanglanta pareillement et la caresse finale effaça tout. Et c'est à ce moment-là que notre malin, qui avait fait le change, sortit du rang. Hurlant comme un possédé, il courut, tenant au poing le vrai fouet, vers le magicien interdit, et tomba en transes à ses pieds. Il était marqué de tous les coups de fouet qu'avait reçus la femme. Moralité...

CAYASSE

... On emmena le malin à l'hôpital, où il mourut le soir même. Quant au magicien, à demi lynché par la foule, il a fini en prison et sa femme au bordel.

FELLOUSS

Toutes les femmes, si elles étaient plus sensées, devraient finir au bordel.

CAYASSE

Et ta mère ?

FELLOUSS

Ma mère ? je ne l'ai pas connue. C'est comme si je n'en avait jamais eu. Ça ne m'a pas gêné. Loin de là. Si elle avait vécu, elle serait déjà vieille, geignarde, courbée. A ramasser à la petite cuillère pour mettre dans un pot de chambre. Tâtonneuse, tatillonne, soupesant en moi, par

amour maternel, chaque détail. Me forçant à dormir le sommeil juste le soir, me réveillant malgré moi le matin, obligeant à une vie normale de chat d'appartement un rat comme moi. Un raton pas laveur du tout, si ce n'est les carreaux des autres, pour faire le voyeur. Je me rince l'oeil et tout va bien quand tout va mal autour de moi. Je ne me plains pas.

CAYASSE

Tu es digne de pitié.

FELLOUSS

Indigne total et ta pitié un clou dont je me cure à sang le coccyx. Je ne veux pas parler. On parle trop. Sale habitude. Beaucoup trop de questions et jamais une vraie réponse. La vie eût été plus supportable si les hommes avaient été muets. Sans parler de tous les grands projets jamais réalisés. Une preuve entre les autres ? Pourquoi la tour de Babel — une idée de muet — n'a-t-elle pas été finie ? Simplement parce que confiée à des bavards.

CAYASSE

Avant de parler, mords-toi la langue sept fois et tu n'auras plus envie de parler.

FELLOUSS

N'était ma douleur, que j'économise (ça peut servir, on ne sait jamais) je me serais déjà coupé la langue, ce sacré ragoton. J'ai failli l'avalé, failli, parce que, comme d'habitude, j'ai avalé de travers, et j'ai plus que failli m'étouffer. Ma salive abondante m'a sauvé in extremis, et depuis je me console, en entrecoupant, comme pour le noyer, mon bavardage, de crachats.

CAYASSE

On a souvent besoin de cracher sur quelqu'un.

FELLOUSS

Nul autre plus que moi-même, mais sur moi-même. Alors je crache en l'air. En vain. Ça retombe toujours sur quelqu'un d'autre et, furieux de ma maladresse, je n'ai même pas la lâcheté de me dénoncer ; quant à présenter des excuses, j'estime qu'on m'en doit toujours beaucoup plus.

CAYASSE

« Eh ! vous deux, là-bas ! m'interpela quelqu'un en uni-

forme, venez ici » ; or j'étais seul. Peut-être comptait-il mon ombre comme deuxième larron. N'importe, j'obéis, j'approche. Il m'aboie « Où est l'autre ? » Moi pour ne pas le contrarier, je dis « Il est parti » — « Eh bien, me répond-il bavant de rage, tu lui diras que c'est un déserteur. Quant à toi, tu es un insoumis, parce que tu ne t'es pas signalé à l'Administration. Aussi je t'arrête et tu vas payer pour deux, en attendant qu'on rattrape l'autre. » Il m'a mis les menottes et m'a fait marcher devant lui à coups de crosse, à coups de bottes. Descendant un escalier raide et glissant, je m'échappe, ayant les pieds nus. Il veut me poursuivre, mais perd l'équilibre et tombe. Du coup il est arrivé avant moi en bas sur le pavé. Et moi, tellement emporté j'étais par mon élan, que je n'ai pas pu, malgré tous mes efforts, m'arrêter pour le relever. Et je cours toujours.

FELLOUSS

L'homme une fois tombé, devrait saisir sa chance et ne plus se relever de ses brancards, comme certains mulets retors et si sages qu'ils se font plutôt abattre. L'homme lui s'en relève toujours encore et encore et il court il court le furet, pour rattraper les autres et se devancer, tant et tant qu'il dépasse le but qui pourtant lui tourne autour comme un taon, et le pique pique sans qu'il puisse se défendre.

CAYASSE

« Il y a des frontières à traverser au pas, un pied sur chaque rebord » disait mon maître, que j'ai connu droit comme un I majuscule. Il n'a jamais quitté sa grotte, pourtant il a rabougri et s'est plié en deux, comme ces lames de couteaux lesquelles ayant perdu, la rouille venant les saisir, tout ressort, ne peuvent ni descendre vers leur manche, ni remonter.

FELLOUSS

La mort rétablira sûrement le déclic et ton maître, comme n'importe qui, fera un beau cadavre bien droit.

CAYASSE

Te vois-tu mort ?

FELLOUSS

Te crois-tu vivant ? Plus rien n'existe.

CAYASSE

J'existe encore moi. Cela ne suffit-il pas à ressusciter le monde ? Bien sûr, il faudra y remettre de l'ordre. Redresser les ponts, débarrasser les frontières, abattre les murs de la honte, relever les rideaux de fer, de bambous, de verre ou de papier. Rallumer le soleil et le réajuster, nettoyer le ciel de ses toiles et mettre dans une boîte l'araignée qu'il a au plafond, afin de le ramener à de plus justes proportions. Mais surtout, surtout, freiner la terre ! Qu'elle aille doucement que diable ! Rien ne l'oblige à accomplir en vingt-quatre heures ce qu'elle pourrait aussi bien faire en quarante-huit ou soixante-douze heures. Nous deviendrions moins pressés d'abord et, immense avantage, nous aurions tous l'illusion de mourir plus jeunes et nous nous laisserions croire qu'on nous regrettera davantage.

FELLOUSS

Ainsi tu veux changer le monde ?

CAYASSE

Changer le monde est le moindre de mes soucis. Et de soucis je ne possède plus un gramme ; désintégré, dilué, évaporé, avec la fumée. Plus de soucis. Seulement du kif qui, du tréfonds au plafond, telle une sonde, me pénètre, comme une main de voleur virtuose, introduite pour le seul plaisir dans une poche qu'on croyait vide et qui se révèle être pleine. Et elle me déleste et elle m'allège. Je me découvre transparent non comme une vitre, mais comme un haillon. Ma liberté a piqué comme une épingle son étincelle en moi, faisant un trou, d'abord aussi petit que les autres. Puis rongeuse, elle l'élargit, l'élargit, avalant tous les autres, ne laissant, sauf un fil conducteur, plus rien de mon tout initial.

FELLOUSS

Un peu de buée et un fil ; le ver solitaire.

CAYASSE

Et maintenant si je me tâte, mes doigts ne touchent presque rien.

FELLOUSS

Tu es presque dans le rien et c'est déjà beaucoup.

CAYASSE

Être présent tout en étant absent, et absent tout en étant présent. En deux mots : PASSER INAPERÇU !

FELLOUSS

Le but n'est pas loin, si tu germes bien. Ce n'est pas pour te décourager, mais seul Dieu et les microbes peuvent réussir ce tour-là.

CAYASSE

Pourquoi pas moi ?

FELLOUSS

Tu n'es pas très grand. Dieu oui, parce que seul et aussi immuable que sourd, ce qui l'oblige à être muet.

CAYASSE

Mais je suis petit !

FELLOUSS

Pas assez. Il faut être tout petit petit. Les microbes oui, parce qu'étant beaucoup trop ils sont forcément solidaires du genre : tu ne sais pas où gîter et moi j'ai grand faim. Entre donc que je te bouffe. Tu seras casé et moi j'aurai moins faim. Aussi sont-ils muables...

CAYASSE

... Je sais. Chez eux rien ne se perd, rien ne se crée. L'éternel cycle.

FELLOUSS

Exactement. C'est pas notre cas pauvres de nous. Pour toi tout se perd, pour moi tout est perdu, et il n'y a rien à créer ni pour l'un ni pour l'autre.

CAYASSE

Créer ? je veux bien, moi ! mais quoi d'abord ?

FELLOUSS

Pour les priorités et autres urgences, prière s'adresser directement au Juge, s'il ne dort pas.

CAYASSE

Aux dernières nouvelles, il serait en vacances. Dans une villa, au bord de la mer Méditerranée. Il a quatre valets, six bonnes et pas un enfant, mais plusieurs, dans un chenil. N'étant pas raciste, ses chiens sont tous de race — race différente. Les valets font le marché. Les bonnes la cuisine. Et

les chiens, très grands seigneurs, qui ne savent rien lui refuser, dévorent tout, parce que lui le Juge, il est au régime.

FELLOUSS

Il doit jeûner, comme d'habitude.

CAYASSE

Eh oui ! tout comme nous.

FELLOUSS

Pauvre, pauvre Juge... (soudain furieux, enragé) Mais ce n'est pas !...

CAYASSE

Ce n'est pas ?

FELLOUSS

Ce n'est pas ÇA !!!!

CAYASSE

Alors c'est peut-être (sortant un énorme revolver de sa poche et le pointant sur FELLOUSS qui lève les bras et recule horrifié) ÇA !

FELLOUSS

Peut-être...

CAYASSE

C'est sûr alors que c'est ça !

Ça qui s'il ne donne pas envie de parler, ou n'en laisse guère le temps, fait qu'on l'écoute, à bout portant, venant vous clouer d'un coup ses paroles dans la peau. Paroles non de celles qui s'envolent, mais des qui entrent en vous à pieds joints et prenant place, vous vrillent profond leur racine, ne laissant plus rien pousser que le long tuyau d'un trou parfaitement rond. Les paroles, les vraies, vous touchent à tel point qu'elles devraient vous creuser. Je ne vois en toi pas même une crevasse, et je vais y remédier avec ça. Ça qu'un joujou dans la main, à peine plus lourd qu'une pierre. Non seulement d'une pierre deux coups, mais six, sept, neuf et jusqu'à dix-huit. Il y a mieux. C'est autre chose. Du collectif. Un fusil seul c'est pas sérieux. Il en faut toute une armée. L'armée commence avec dix hommes, que l'on multiplie en les divisant. Dix fois dix, cent fois cent et jusqu'au million, ou plus si l'on a les moyens. La main-d'oeuvre, autant s'en servir. Une main-d'oeuvre ça s'occupe.

Une main-d'oeuvre face à une autre main-d'oeuvre, c'est dangereux, si on ne prend pas de précaution. Car que font deux mains-d'oeuvre quand elles se rencontrent ? Elles se donnent tout simplement la main. Et ça c'est à éviter, quitte à en venir aux mains, ce qui ne rate jamais, et des mains on en arrive aux poings, et c'est du cousu-main. On peut se frotter les siennes, se croiser les bras, et en toute béatitude, jouir du spectacle. Ça c'est le général et il continue pareil. C'est pas mes oignons, parce que moi l'individualiste, j'ai assez à m'occuper avec le particulier individu que j'ai là à deux doigts, non, un seul, puisqu'un seul suffit à ma gachette. Recule tant que tu veux. Je peux ne pas te voir, et même fermer les yeux. Un fil de fer, parti de toi — c'est ton regard qui le tisse — s'est enroulé à ce petit oeil rond. Il le tient si bien que toute sa main en est liée dans l'étau de tes deux mains jointes. Qui cassera le fil pour que ça dévie ? Ah la vie ! la vie ! la vie !

FELLOUSS

Alors il faut bouger ? Je veux bien si tu abaisces ton arme...

CAYASSE

Je ne la baisse que si tu bouges. Donc bouge vite mais attention ! pas dans n'importe quel sens...

FELLOUSS

Quel sens alors ?

CAYASSE

Le contraire du mauvais, du désordre, dans l'ordre du bon sens et dans le bon sens de l'ordre.

FELLOUSS

Mais enfin qu'est-ce que j'ai fait pour en arriver là ?

CAYASSE

Oh sûrement rien, et c'est ce qui est dommage.

FELLOUSS

Ah c'est ça ? eh bien si, j'ai fait !

CAYASSE

Quoi par exemple ?

FELLOUSS

D'abord, tout pour vivre dès le premier jour. Premiè-

rement, je suis né ! Un terrible hiver ! L'année de la grande inondation. A peine mis bas, comme d'une truie, au monde, et emmailloté — je suis né bandant et pissant — que tout autour de moi ne fut plus qu'immersion définitive, noyades à pic et glous-glous — ah que de bulles ! — Tout et tous ! sauf moi, dans mon berceau — oh rien qu'une caisse — mais solide et légère, en forme de nacelle, très soigneusement imperméabilisée pour contenir — et les ayant déjà contenues — des dattes extra pour l'exportation de luxe. Et nous allions, l'un dans l'autre doucement à la dérive vers le grand large. Et je vécus quarante jours, quarante nuits, suçant une à une les dattes nombreuses d'une opulente branche, dernier patrimoine de ceux qui ont fait le caca que je suis. Chaque datte me durait tout un jour et son noyau toute une nuit à nettoyer, pour faire plus tard ce collier-ci. (Il le montre autour de son cou)

CAYASSE

Ne remonte pas au déluge.

FELLOUSS

Non. Il est après moi.

CAYASSE

Tu t'en laves les mains.

FELLOUSS

J'ai survécu.

CAYASSE

Pour quoi faire ?

FELLOUSS

Je me le demande et je cherche encore. Aussi ne dois-je pas mourir avant d'avoir trouvé.

CAYASSE

Tu cherches comment ?

FELLOUSS

De toutes les façons et tous les jours. En marchant, debout, couché, mais surtout assis. Je regarde le ciel, je creuse la terre. Je cherche un centre à partir duquel établir ma lancée. Et ce centre je ne sais pas encore en quel nombril il peut pointer.

CAYASSE

En ton propre nombril peut-être.

FELLOUSS

Peut-être. (Il se regarde le nombril, relève sa « chemise », la noue au niveau de son plexus solaire, s'étend de tout son long sur le dos, ferme les yeux, éclate de rire.) Exact ! Là — juste là — mon nombril touche des doigts — il en a deux — un de main, un de pied — deux index — le nombril du ciel d'en face et celui de l'autre, sous moi, derrière, loin loin. Et entre ces deux points, la ligne droite qui va de l'un à l'autre, me traverse, et fait pour m'atteindre, comme pour me fuir, exactement la même distance, d'un côté et de l'autre de moi-même, prouvant ainsi que je suis absolument au centre des deux. (Il se relève.) Entends-tu, je le crois que je suis le centre ; crois-moi.

CAYASSE

Je te crois ; tu es le centre ; le centre que va toucher d'une balle ou plusieurs, ce revolver qui cherche une cible donc un centre.

FELLOUSS

Je ne suis pas un carton.

CAYASSE

Un carton ça résiste, et tu n'es pas même un papier ni seulement un confetti : juste un trou d'air qu'il faut combler.

FELLOUSS

Tu joues n'est-ce pas ?

CAYASSE

Je te mets en joue, si tu me tends encore l'autre.

FELLOUSS

Que veux-tu enfin ?

CAYASSE

Que tu me prennes au sérieux et te défendes au moins un peu.

FELLOUSS

Ainsi tu ne peux rien si moi je ne veux pas ?

CAYASSE

Je t'obligerai à vouloir. (Il le gifle) Tu ne répliques pas ? (Il lui envoie un coup de poing qui l'étend par terre)

FELLOUSS

Ah ! je t'en supplie, pas de coups de pied !

CAYASSE

Alors vite relève-toi et m'affronte un peu ! (L'autre veut se relever, n'y parvient pas, essaye de nouveau, va y parvenir mais CAYASSE arrivant sur lui le rabat d'un coup de genou.)

FELLOUSS (Etale les quatre fers en l'air)

Non ! assez assez ! je ferai ce que tu veux mais arrête !

CAYASSE

Non ! tu ne me crois pas assez ! Tiens ! (Coups de pied qui font rouler FELLOUSS de part et d'autre.) Tiens encore !

FELLOUSS (recroquevillé et chialant)

Je te crois... je te crois... qu'attends-tu de moi ? ...

CAYASSE

Que tu croies tout à fait !

FELLOUSS

Quoi ?

CAYASSE

Que je vais te tuer !

FELLOUSS

C'est pas possible !

CAYASSE

Si ! et tu vas le voir !

FELLOUSS

Si ! Arrête ! Je te crois ! Mais si je te crois alors je n'ai aucune chance.

CAYASSE

Aucune si tu ne réagis pas !

FELLOUSS

Je ne te comprends pas ! Je ne te comprends plus !!

CAYASSE

C'est très simple. Il te faut chercher. Si tu cherches tu trouveras !

FELLOUSS

Tu n'es pas invincible...

CAYASSE

Très très vulnérable. Tu peux si tu le veux me faire renoncer.

FELLOUSS

Comment ?

CAYASSE

Aie au moins peur !

FELLOUSS

Mais j'ai peur !

CAYASSE

Vraiment ?

FELLOUSS

Vraiment !!

CAYASSE

Jure !

FELLOUSS

Je le jure !!

CAYASSE

Je ne te crois pas !

FELLOUSS

Comment te convaincre ?

CAYASSE

Par une preuve évidente.

FELLOUSS

C'est évident !

CAYASSE

Pas n'importe quelle évidence, mais l'EVIDENCE même !

FELLOUSS

L'EVIDENCE même : eh bien ! j'ai si peur que je me sens tout prêt à me mettre dans une colère, mais une colère...

CAYASSE

Te voilà qui as tellement peur que ne doutant plus qu'il va tout perdre est peut-être enfin prêt à tout regagner. Tu veux vivre ! Démontre-le plus encore en supposant ou plutôt en croyant très fort que j'accepte de ne pas te tuer et de laisser en repos ce revolver. Tu devras forcément me remercier. Après. Quand tu seras absolument sûr. C'est ce

qu'on fait d'habitude, mais qu'on ne fera pas ici. Je veux que tu fasses ça avant. Ou si tu préfères pendant, puisque c'est encore en cours et que mon flingue est toujours sur toi pointé. Tu seras donc sauf, si sans tarder longtemps tu trouves la seule manière qu'il y a de remercier quelqu'un qui vient de sauver d'une mort inattendue — ce qui sera mon cas, si ton merci me convainc, me convient.

FELLOUSS

Il faut te remercier ?

CAYASSE

Oui !

FELLOUSS

C'est tout et après tu ranges ton zizi et on n'en reparle plus.

CAYASSE

Promis.

FELLOUSS

Te remercier... mais comment ?

CAYASSE

Débrouille-toi... imagine !

FELLOUSS

MERCI tu m'as sauvé la vie MERCI MERCI MERCI MERCI je dois — devoir sacré — MERCI te dire MERCI MERCI MERCI MERCI je ne t'oublierai pas MERCI je ne t'oublierai plus MERCI MERCI MERCI MERCI je jure de dire MERCI en tout temps MERCI MERCI MERCI MERCI en tout lieu MERCI le jour MERCI la nuit MERCI MERCI MERCI tu as pris des risques MERCI en me sauvant MERCI MERCI MERCI MERCI je ne suis pas un ingrat MERCI MERCI MERCI MERCI MERCI ma reconnaissance MERCI éternellement te suivra MERCI MERCI MERCI MERCI pas à pas MERCI te pistera MERCI te retrouvera MERCI MERCI MERCI MERCI où que tu sois MERCI éveillé MERCI endormi MERCI MERCI MERCI MERCI jusqu'au jugement dernier MERCI ou jusqu'au moment s'il vient jamais MERCI où je pourrai ne plus te dire MERCI MERCI MERCI MERCI parce que je ferai pour toi MERCI ce que tu as fait pour moi MERCI MERCI MERCI

MERCI MERCI MERCI MERCI MERCI mille millions de fois MERCI MERCI MERCI et à charge de revanche M E R - C I M E R C I M E R C I

CAYASSE

Bravo ! Tu as tant pleinement regagné ta vie, qu'en plus, tiens ! prends ! je te donne en prime le revolver ! (Il le lui donne.)

FELLOUSS

Quoi ? Le revolver en prime ? Ah ! je la tiens ma revanche ! Tu vas voir ! (Il tire.) ZUT !!!

CAYASSE

Du calme vieux. Trop de colère, et résultat : voilà ! tu me rates !

FELLOUSS

Attends voir !

CAYASSE

Inutile. J'en verrai bien d'autres encore. C'était la dernière balle. Je l'espérais finale pour moi aussi.

FELLOUSS

Dois-je te dire encore MERCI

CAYASSE

Suffit ! Fini le jeu que j'espérais mon dernier. Mais tout ça c'est la faute au Juif.

FELLOUSS

Le quel ?

CAYASSE

Toujours le même, avec son sourire abyssal et ses mains gantées de naphthaline pour ne pas sentir le mort, pour ne pas attirer la grande mite. N'empêche, autour de lui tout s'émiette, et l'envahissant cadavre pue chaque jour, chaque nuit davantage et nous empeste de plus en plus tous sauf lui le Juif que cela ne gêne pas, puisqu'il continue de faire et à ne pas s'en faire.

FELLOUSS

C'est connu depuis longtemps : il n'a pas de nez, le pauvre, uniquement de la mémoire.

CAYASSE

Je m'en souviendrai.

FELLOUSS

Moi aussi.

CAYASSE

Tout me reviendra

FELLOUSS

Moi aussi. Qu'allions-nous faire, déjà ?

CAYASSE

Y retourner.

FELLOUSS

Avons-nous le temps ?

CAYASSE

S'ils l'ont, eux, nous pouvons l'avoir aussi.

FELLOUSS

Alors rappelle-moi l'histoire.

CAYASSE

Elle change tout le temps. C'est déjà une autre.

FELLOUSS

L'histoire est toujours nouvelle quand on est amnésique.

CAYASSE

Pose-moi les questions.

FELLOUSS

Dans l'ordre ?

CAYASSE

N'importe.

FELLOUSS

Réponds à la première.

AHMED KHACHAI